

Transcription : Entretien avec Maurice Xiberras

Directeur de l'Opéra Municipal de Marseille et du Théâtre de l'Odéon

Journaliste : C'est à la cité phocéenne que nous trouvons Marseille, l'Opéra de Marseille, pour des rencontres... une première avec son directeur. Maurice Xiberras, bonjour.

Maurice Xiberras : Bonjour.

Journaliste : Bienvenue à notre rendez-vous à l'Opéra de Marseille. Cette maison d'opéra que vous dirigez depuis 2008 très exactement, d'abord tout d'abord en tant que directeur artistique, et depuis 2013 en tant que directeur général. Donc c'est un opéra municipal, un opéra municipal qui est en régie municipale pure et dure, un opéra donc qui est à la charge complète, financièrement, de la ville. C'est pour ça que sur son fronton est marqué « Opéra Municipal de Marseille ». Et les Marseillais sont très attachés à leur opéra. Alors, c'est une maison de culture qui s'est ralliée à une autre maison de culture, mais plus théâtrale : le Théâtre de l'Odéon... quelques mois, presque peut-être une petite année maintenant ?

Maurice Xiberras : Oui, c'est ça, depuis fin 2014. Fin 2014, il y a une autre salle de théâtre qui est municipale et en haut de la Canebière — c'est le dernier théâtre qui se trouve sur la Canebière, qui est le Théâtre de l'Odéon. Donc c'est un théâtre municipal, et lorsque le directeur a fait valoir ses droits à la retraite, le maire de Marseille m'a demandé si je voulais m'occuper de ce théâtre parce qu'il n'avait pas envie de le fermer, et il ne trouvait personne en interne à la ville qui puisse s'en occuper. J'ai relevé le défi.

C'est un théâtre de divertissement essentiellement, c'est-à-dire qu'il y a du théâtre de boulevard, il y a toute une saison d'opérette puisque nous présentons sept titres d'opérette, des récitals, des concerts d'opérette, « Une heure avec », des spectacles pour jeunes enfants... Il y a d'ailleurs le ballet de l'Opéra d'Avignon qui va venir pour *Peter Pan*, présenté pour le jeune public fin janvier. C'est très excitant tout ça.

Journaliste : Alors voilà, quel est l'engouement justement pour un directeur d'opéra pour lequel ces fonctions s'élargissent aussi sur deux maisons à la fois ? Du théâtre de l'opérette, quelque chose qui est plus léger, et puis vraiment l'opéra, l'authenticité de l'art lyrique qui est très attaché par le public marseillais aussi. Quel est l'engouement, quelle est l'excitation justement ?

Maurice Xiberras : Ah, mais l'excitation est liée... c'est un peu une fenêtre ouverte, j'allais dire, sur le plaisir. Le Théâtre de l'Odéon, bien que ce soit une charge supplémentaire, une charge de travail, je suis bien entouré. J'ai heureusement autour de moi, entre autres, Sophie Duffaut qui m'aide vraiment, qui est ma béquille de secours, ma béquille psychologique. Quand j'ai envie de crier au secours, elle est là pour me calmer.

Mais disons que ce Théâtre de l'Odéon, c'est assez formidable parce qu'effectivement, on ne présente que des œuvres de divertissement, il n'y a pas vraiment de prise de tête. Les gens sont heureux, c'est un public bon enfant, et c'est vraiment une fenêtre ouverte sur le bonheur, sur la joie de vivre. Et lorsque, en même temps, par ces temps un peu crispés par rapport à tout ce qu'on est en train de vivre dans notre quotidien — il y a la crise financière, mais aussi ces choses horribles qui se sont passées à Paris — je

veux dire, pour nous, c'est un moment de bonheur, c'est ce dont on a besoin. Voilà.

Alors je prends ça avec philosophie par rapport au travail supplémentaire, mais aussi avec une grande joie, parce que lorsque je vais au Théâtre de l'Odéon, que je monte la Canebière à pied pour me rendre là-bas, c'est toujours avec un sourire en coin. Je me dis : bon, il y aura moins de soucis parce que, d'abord, l'équipe est plus réduite. Il y a une équipe de gens à demeure qui se comptent sur les doigts d'une main. On travaille avec énormément d'intermittents et avec des gens qui ont envie de faire leur métier avec plaisir.

Journaliste : Alors, comment vous vous sentez, comment dire... avec toute cette politique culturelle qui s'oriente sous différentes formes, et pas forcément les meilleures ? Ces derniers événements que l'on a eus, qui ont été assez terrifiants, comment on vit avec lorsqu'on est directeur d'une grande maison de culture ? Comment on le gère, surtout ?

Maurice Xiberras : Ouais, c'est ça, surtout comment on le gère. Ben, sur le moment, je vous dirais que le 13... après les événements du 13 novembre, on a tous été stupéfaits et anéantis. Moi le premier, je ne savais pas que c'était possible, que ça puisse nous toucher. On savait tous qu'il y avait des craintes, on ne savait pas qu'on allait être meurtris comme ça. Et d'autant plus que nous, on avait une première d'*Idoménée* avec le grand Leo Nucci le 15 novembre. Donc, on s'est posé la question de savoir : qu'est-ce qu'on fait ? Est-ce qu'on continue à jouer ? Est-ce qu'on annule purement et simplement le spectacle ?

On a décidé, en concertation avec Leo Nucci, avec tous les artistes invités, avec les forces vives de cette maison, on a dit : non, il faut tenir droit, il faut tenir debout. Il faut montrer qu'on n'a peur de rien, il faut continuer. Alors, bien entendu, on a pris des précautions. Les précautions, ce sont des agents de sécurité qui ont été engagés, qui fouillent donc le public qui entre dans la maison, qui ouvrent les sacs, qui font ouvrir les vestes pour essayer de sécuriser, de tranquilliser le public. Mais je pense qu'il est aussi de notre devoir de continuer à vivre, il ne faut pas se laisser avoir. On est là justement pour répondre à ces gens qui veulent tuer notre civilisation, qui veulent essayer de nous détruire. Il faut leur montrer qu'on est là, il faut montrer qu'on n'a peur de rien, et que la culture, justement, ça va être un moyen, un vecteur essentiel pour apporter non seulement la connaissance, mais aussi la tolérance et l'ouverture sur les autres.

Journaliste : Quelle était l'ambiance de l'Opéra lorsque vous avez rouvert les salles ? Est-ce que vous avez senti une ambiance particulière ?

Maurice Xiberras : Oui, oui, oui. Le 15 novembre donc, c'était la première d'*Idoménée*. Normalement, la salle était pleine et, malheureusement, des gens ont eu peur, ont annulé leur venue. Il y a des autocaristes de villes comme Nîmes ou Lyon qui ont annulé leur venue. Ils ne se sont pas fait rembourser, mais ils ont préféré annuler leur venue. Les artistes étaient peinés, étaient meurtris, et on a décidé de parler au public. Notre élu est venu pour parler au public, bien entendu, pour expliquer pourquoi aussi on devait continuer à jouer. Et on a dédié, bien sûr, ces représentations à toutes les victimes. On a observé une minute de silence. C'est un moment chargé d'émotion, un grand moment de partage.

Et sans doute, ça fait partie de ces moments exceptionnels à marquer d'une pierre blanche, qui font partie aussi de l'histoire de ce lieu. Parce qu'il y a eu d'autres drames tout au long de la vie d'un théâtre. C'est un théâtre qui s'est rouvert en 1924, mais il y a toujours eu, depuis le milieu du XIXe siècle, une présence

lyrique dans ces murs. Donc, bien sûr, il s'est passé des tas de choses, il y a eu des tas de drames, de grands événements qui se sont passés en cette maison. Mais c'est un moment particulier à vivre, dont on se souviendra tous. On s'est tous souvenus du 11 septembre, de ce qui s'est passé à New York, on se souviendra tous du 13 novembre à Paris.

Journaliste : Cette maison d'opéra, c'est une maison d'opéra que vous connaissez bien, je crois, parce que vous avez usé, si je peux dire ainsi, vos culottes sur les fauteuils de l'Opéra. Vous avez grandi avec cette maison. Aujourd'hui, vous en êtes le directeur artistique depuis 2008, le directeur général depuis 2013. Comment vous avez vécu cela tout au long de votre vie, de votre carrière ?

Maurice Xiberras : Alors, d'abord, pour moi, c'était impensable de penser diriger cette maison un jour, j'y pensais même pas. Puisque, effectivement, comme vous le dites, je suis venu très, très, très jeune ici à l'Opéra. J'ai assisté à toutes les représentations parce que j'étais un fanatique du chant. Moi-même, j'ai été chanteur, artiste lyrique pendant 22 ans. Et lorsque Renée Auphan est arrivée en 2001, nommée ici directrice générale de l'Opéra de Marseille, elle m'a dit : « Écoute, tu es marseillais, tu as créé le festival de musique sacrée de Marseille, tu connais tous les gens de cette maison, il faudrait que tu viennes travailler avec moi ». Moi, je ne savais pas... bon, et puis j'ai passé le pas. J'ai fermé les partitions, j'ai mis ça dans un placard, j'ai fermé tout ça à clé.

Journaliste : Alors, comment vous êtes passé d'artiste à la direction, la gestion, le management ?

Maurice Xiberras : Ça s'est très, très bien passé, ça s'est très, très, très bien passé. Il est certain que si j'avais dû être caissier chez Sodim ou chez Prisunic, ou si j'avais dû aller travailler dans une chaîne d'usine, peut-être que ça se serait moins bien passé. Mais là, je restais dans le bain, je restais avec des amis que je connaissais, des amis artistes avec qui j'avais partagé des moments de bonheur sur scène. Donc je me suis pris au jeu et, très, très, très vite, j'ai aimé ça. Voilà, j'ai aimé ça.

Journaliste : Est-ce que pour vous — pardon, je coupe mais je rebondis — est-ce que pour vous, vous parlez de l'équipe qui vous entoure, avec laquelle vous vous connaissez bien... Est-ce que pour vous c'était un avantage justement ? Vous vous êtes senti soutenu par cette force-là ? Parce que ça aurait pu être aussi l'effet inverse, finalement... l'effet inverse de se laisser bouffer, ou alors se dire : « Ben toi, on t'a connu, qu'est-ce que tu viens nous donner des leçons, pourquoi tu viens me donner des ordres ? »

Maurice Xiberras : Non, non, ça s'est très, très bien passé parce que, sans doute aussi, je n'ai pas oublié que j'étais chanteur, j'étais moi aussi de l'autre côté de la barrière. Et donc, je connais tout le stress, toutes les angoisses, toute la solitude que peut vivre un artiste. Et peut-être que, justement, le fait d'avoir connu ça, ça m'a permis de comprendre et de mieux gérer le stress des gens, et de les entourer vraiment. Le passage s'est fait de manière formidable, je veux dire que je n'en ai pas souffert, c'était vraiment très, très agréable.

Ensuite, les angoisses sont venues les unes après les autres, parce qu'après, il y a des angoisses budgétaires, les angoisses liées au spectacle, au rideau qui se lève, savoir si les artistes qu'on a choisis vont être en forme, savoir si les artistes sur lesquels on a misé, ou le metteur en scène, ou le décorateur, ou le costumier vont répondre à l'attente. Est-ce que le public va être heureux ? Parce qu'il ne faut pas oublier que tout notre travail, on le fait aussi pour le public, c'est pour faire plaisir au public, donner du

plaisir. Je le dis souvent aux artistes : « Pensez à une chose, c'est certes vous faire plaisir, mais faites plaisir au public ». Tout cela, bon, ça s'est bien passé.

Alors, il y a bien sûr... j'ai des nuits blanches, hein. Je passe souvent des nuits blanches, souvent lorsqu'il y a justement des chanteurs malades. Je racontais une anecdote tout à l'heure qui m'était arrivée sur des spectacles du *Vaisseau fantôme*, où j'ai cru que c'était moi qui allais partir à l'hôpital plutôt que les artistes, hein. Parce que des fois, on prend 10 ans, 20 ans d'un coup.

Journaliste : Et alors, comment on ressort de cela ?

Maurice Xiberras : Épuisé. On ressort épuisé, avec des kilos en moins, des neurones en moins sans doute aussi, le cerveau en a pris un coup. Mais il y a une sorte de machine qui est derrière, qui nous pousse à aller de l'avant, de l'avant, de l'avant. Alors, sans doute parce que dans un calendrier d'opéra, vous savez, on prépare toujours les saisons 3 ou 4 ans à l'avance. On a toujours un temps d'avance, et quand les choses se font — c'est pour ça qu'on appelle ça le spectacle vivant — c'est déjà trop tard, je veux dire on est passé à autre chose. Il y a quelque chose d'éphémère dans notre art, et cette chose éphémère, justement, c'est ce qui nous permet d'avancer, de continuer à vivre, et c'est toujours en renouveau. On ressuscite, comme Blanche de la Force dit dans *Le Dialogue des Carmélites* : « Je meurs chaque nuit pour ressusciter chaque matin ». C'est un peu ça, le théâtre.

Journaliste : Alors, quand vous assistez aux premières justement, vous pensez à quoi ? Ou est-ce que vous ne pensez pas, justement ?

Maurice Xiberras : Alors, moi, j'ai tous mes grigris, j'ai tous mes grigris. C'est-à-dire, il y a du sel aux quatre coins de la scène, il y a des signes de croix, il y a des paroles, on touche un clou, je touche un morceau de bois. Ah oui, oui, oui, je suis assez... C'est peut-être mon côté... Vous savez, à Marseille, il y a un côté napolitain, un côté comme ça. Mes grands-mères, mes grands-tantes me donnaient des tas de trucs. On avait toujours une patte de lapin dans la poche aussi à une certaine époque. Je n'ai plus la patte de lapin, d'accord, mais j'ai d'autres choses sur moi. Et puis, je déambule dans le théâtre, c'est toujours comme une cérémonie. Je passe toujours aux mêmes endroits avant un spectacle, ça me rassure, et puis j'attends.

Journaliste : Alors, vous disiez il y a quelques temps que l'Opéra Municipal de Marseille se portait bien. Qu'est-ce que vous entendiez par là ?

Maurice Xiberras : Ben, il se porte bien parce qu'on a une fréquentation qui est exponentielle, c'est-à-dire qu'on joue de plus en plus, on a de plus en plus de public. Le nombre de nos abonnés se développe, augmente. Et puis, on a un programme pédagogique qui est formidable, tout le travail qu'on fait dans les quartiers Nord avec aussi un public ce qu'on appelle « public défavorisé », ou « public démuné », un « public empêché ». Tout ça, c'est un volet où l'on touche du doigt notre mission de service public. Et c'est pour moi une grande réussite d'arriver à croiser toutes sortes de gens, toutes sortes de paliers de notre société qui arrivent à se croiser en cette maison. Je veux à tout prix que cette maison soit une maison de rencontre où les gens se sentent bien, et je crois qu'on y arrive assez bien.

Et lorsque je lis aussi les critiques, lorsque je reçois énormément de courriers — je ne sais pas si c'est

comme ça dans les autres théâtres, mais mes abonnés ou les spectateurs aiment beaucoup écrire — et moi, je prends un malin plaisir, et ce n'est pas de la peine, parce que j'ai à cœur de répondre aux gens, il faut répondre aux gens. Je le fais avec une grande joie, et je vois que j'ai vraiment des retours de gens heureux qui me remercient pour tout ce qu'on offre, et qui remercient aussi les artistes qui passent dans cette maison. C'est pour ça que je dis que c'est un opéra qui marche bien.

Certes, la conjoncture actuelle fait qu'on est en crise financière, que les budgets sont de plus en plus contraints, que les dépenses de production sont de plus en plus fortes. On fait des tours de magie, des fois ça tient du miracle, mais on est encore là. On arrive à jouer, on arrive à faire des saisons, et c'est ça qui est formidable.

Journaliste : Qu'est-ce qui vous tient à cœur principalement à développer dans cette maison ?

Maurice Xiberras : Beaucoup de choses, beaucoup de choses. D'abord, avant de développer, c'est maintenir notre socle, notre socle du public, notre socle, j'allais dire, des fidèles. Et ensuite, ce que je veux développer, c'est le public de demain. Et le public de demain, justement, on va le chercher grâce à notre volet pédagogique, tout le travail qu'on fait à la fois dans les écoles primaires, mais que l'on fait aussi dans les collèges, dans les lycées, dans les universités. Et tout ce public qu'on va chercher aussi dans les maisons de retraite, hein, ça me tient vraiment à cœur, et j'aimerais bien développer tout cela.

Et ce que je voudrais aussi développer, ce qui me tient à cœur aussi parce que j'étais sans doute moi-même chanteur, c'est la découverte de nouveaux talents. Je sais qu'il y a un directeur voisin que j'affectionne particulièrement, que je porte dans mon cœur, qui est Raymond Duffaut. Je suis un peu sur la même longueur d'onde que lui, on aime découvrir les nouveaux talents, et je crois qu'est notre devoir. Nous, en tant que responsables de salles municipales ou de responsables en tout cas qui sont subventionnés par les collectivités territoriales, d'aller découvrir de jeunes talents et de les insérer. Parce que c'est bien beau de faire entrer des gens dans les conservatoires, dans les écoles de musique, de les barder de diplômes, mais une fois qu'ils sortent de ces conservatoires, s'ils n'ont pas de boulot, si on ne les met pas sur scène, je veux dire, ça sert à quoi ? Et vraiment, là, c'est le fond même de notre travail, c'est de découvrir de nouveaux talents.

Journaliste : Alors, justement, vous parlez de Raymond Duffaut qui est aussi le directeur artistique de l'Opéra du Grand Avignon. Il y a eu des rumeurs comme quoi l'Opéra du Grand Avignon et l'Opéra de Marseille allaient fusionner. Est-ce que vous pouvez nous en dire plus ?

Maurice Xiberras : Ben oui, ça va être très simple, parce que écoutez... J'ai assisté... C'était une folle rumeur qui a un peu déstabilisé les gens pendant 24 heures, on va dire. Après, tout est rentré dans l'ordre, on n'en parle plus maintenant, voilà, on n'en parle plus. Non, non, tout simplement, ce n'est un secret pour personne que le Théâtre du Grand Avignon va fermer pour cause de travaux pendant 2-3 ans. Il y a un lieu de repli, je pense que c'est en Courtine, enfin là je m'avance peut-être un peu trop. Il était question aussi peut-être qu'il y ait un chapiteau ou une salle éphémère, ça je n'en sais rien.

La question était de savoir, pendant ce temps de repli en Avignon et lorsque le Théâtre du Grand Avignon va être réouvert, de savoir si on pouvait travailler de manière... pas plus intelligente, parce que je trouve qu'on le fait de manière intelligente déjà, mais de savoir si on pouvait un peu plus collaborer entre Avignon

et Marseille. Donc on s'est rencontrés, il y avait Monsieur le Maire, il y avait le président du Grand Avignon, on a discuté, on s'est dit : qu'est-ce qu'on pourrait faire ? On s'est dit que ce qu'on peut faire, c'est ce qu'on fait déjà : avoir des coproductions, des coproductions. Et alors, donc, on a décidé de se mettre autour d'une table pour voir d'ici 2020 quelles pourraient être les coproductions qu'on pourrait faire ensemble pour diminuer les coûts bien sûr. Qui dit coproduction dit diminution des coûts, et ça en est resté là.

Voilà, alors après on a... oui, c'est un rapprochement, on va dire que c'est un rapprochement de cœur et de raison entre Avignon et Marseille, mais c'est simplement au coup par coup. Peut-être pas plus que ce qui se passe actuellement avec ces coproductions, on va essayer de développer parce que là, effectivement, on a un peu plus de temps. Si on parle de l'horizon 2020, ça nous permet de voir à plus long terme, de se dire : bon, au lieu de passer d'une coproduction par an, peut-être qu'on pourra en faire trois. Voilà.

Journaliste : Une petite question peut-être un petit peu personnelle : est-ce qu'il vous est déjà arrivé de penser à créer votre propre mise en scène ? Souvent, on a des directeurs d'opéra qui se lancent dans la mise en scène, est-ce que vous, vous restez quand même derrière cette barrière-là de la gestion, ou est-ce que l'idée vous a quand même effleuré ?

Maurice Xiberras : Alors, tout d'abord, je crois que être metteur en scène, c'est un métier à part, c'est un véritable métier, et je m'en sens incapable, je me sentirais incapable.

Journaliste : Vous avez quand même ce côté — pardon — mais vous avez quand même ce côté artistique...

Maurice Xiberras : Oui, oui, oui, bien sûr, j'ai été chanteur moi-même pendant 22 ans donc je sais ce que c'est. Mais j'ai une notion, c'est que lorsque je vois les choses, je sais très bien dire à un metteur en scène : « Mais tu sais, ça, ça ne me plaît pas pour telle raison, pourquoi tu ne fais pas plutôt ceci ou cela, pourquoi tu ne le fais pas rentrer plutôt à jardin qu'à cour, pourquoi tu n'essaies pas de mettre le chœur plus en avant ? » Mais je n'ai pas... je ne suis pas, comment dire, armé ou programmé dans ma tête pour essayer d'avoir des concepts, pour créer un concept ou essayer de mettre en œuvre un concept. Ça, je laisse ça aux grandes personnes, c'est-à-dire aux metteurs en scène.

Et deuxièmement, il y a un autre empêchement, j'allais dire majeur, pour moi : être directeur de théâtre aujourd'hui, c'est un boulot énorme, un boulot qui est non seulement artistique mais administratif énorme. Et enfin, moi je vois le temps que je passe ici en cette maison, que ce soit ici et à l'Odéon en plus, je suis loin des 35 heures, hein. Voilà, les 35 heures, je le dis sous forme de boutade souvent, je les fais en deux jours. Et je ne vois pas comment je pourrais faire aussi de la mise en scène. À mon avis, être directeur de théâtre, c'est être directeur de théâtre à plein temps, et être metteur en scène, c'est à plein temps.

D'abord, ça voudrait dire que déontologiquement, pour moi, ça poserait un problème. Ça voudrait dire qu'en tant que directeur, je me signerais mes propres contrats en tant que metteur en scène, je me programmerais. Ça enlèverait du boulot à de vrais metteurs en scène, à des artistes qui ont besoin de travailler, et puis je trouverais ça pas très, très élégant, pas très honnête. Peut-être que ce n'est pas politiquement correct ce que je dis, je vais me faire des ennemis peut-être, mais en tout cas, c'est le fond

de ma pensée.

Journaliste : Quel est l'état d'esprit de cette maison alors ? Comment vous le ressentez, vous ?

Maurice Xiberras : Alors, c'est une maison... comme j'imagine qu'à Avignon c'est exactement la même chose, c'est une maison où les gens sont attachés, le personnel est attaché à cette maison. Et c'est une maison qui travaille avec l'affect, parce qu'on est dans le Midi, on est méditerranéens. C'est comme tous les opéras en Italie.

Lorsque je suis revenu — parce que donc j'étais chanteur, j'étais parti de Marseille, je suis marseillais, je suis revenu à Marseille, mais j'étais parti de Marseille pendant 8 ans — et lorsque je suis venu à Marseille, lorsque j'ai entendu parler les gens ici dans ce théâtre la première fois, je croyais que tout le monde s'engueulait, que tout le monde allait se tuer. Donc, c'est la manière de parler, mais tous les gens s'adorent, voilà. Il faut savoir qu'on ne travaille pas à Marseille de la même manière qu'à l'Opéra de Lyon, il faut du temps. C'est-à-dire que lorsqu'on demande quelque chose, c'est souvent : « Oui, oui, on l'aura... mais demain ». Voilà, c'est comme ça.

Mais les gens sont attachés à cette maison, les gens ont envie de se battre pour cette maison, et les gens défendent des métiers-passions. Ils ont vraiment cette passion qui est attachée, qui est vissée à leur corps et dans leur ventre, et c'est ça qui est important. Sinon, on n'y arriverait pas, on n'y arriverait pas.

Journaliste : Merci Maurice Xiberras, merci beaucoup.

Maurice Xiberras : Merci à vous, merci.